

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n° 164 – septembre-octobre 2012

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

LE VOYAGE EN CHINE



Dimanche 5 mai 1974 – de retour en France

Je me retrouve en France avec le sentiment d'avoir quitté la Chine précipitamment. Si au départ de Paris nous ne savions pas vraiment ce que nous allions trouver en Chine, nous partions pourtant et, dès que la passerelle de l'avion fut franchie, nous n'étions plus en France. Nous quittions la France pour, dans le demi-sommeil d'une nuit de voyage, partir vers un continent sans autre réalité sous son nom que son tracé géographique et l'occidentalisation de ses mœurs.

À Pékin, en montant dans l'avion qui nous ramène à Paris, nous sommes déjà en France. À la première page des journaux les élections françaises, et en page 4 ou 5, quelques brèves nouvelles de la Chine, Lorsqu'en cours de voyage nous avons pu consulter le *Bulletin d'information de l'agence Hsinhua*, nous avons parfois en dernière page, venant après les informations sur la Chine et sur le continent asiatique, quelques nouvelles de la très lointaine Europe.

Nous faisons escale à Karachi à 17h45: chaleur torride, l'air est lourd et humide. Impossible de ne pas penser à la parenthèse de ces trois semaines. Impossible d'être présent à cet entre-deux du retour. L'avion est en grande partie occupé par un groupe d'Alsaciens qui fêtent bruyamment, champagne et chansons, leur départ de Chine. Nous survolons Téhéran, Ankara, Sofia, Zagreb, Munich. Nous sommes en France, Après un moment de repos la délégation alsacienne a repris son tapage de plus belle, le reste du voyage est un cauchemar sans sommeil.

Mon retour en France dans cette campagne familière où je passe chaque week-end, me laisse tout à fait ahuri et en somme passablement dépaycé. Ce qui m'apparaît immédiatement et avec force c'est la surcharge du décor. La campagne française est sur-décorée, pas un endroit où l'œil puisse se poser sans rencontrer une surcharge dont le plus souvent l'inutilité n'égale que la laideur. Même chose chez moi, des bibelots, des meubles, des livres : des anecdotes superflues. Je sais déjà que je m'y ferai très vite, que très vite ils me deviendront à nouveau indispensables. Mais au retour c'est la surprise avec comme un mouvement de recul et de crainte devant ce que j'ai cru, ce que je crois devoir assumer. Ce n'est pas seulement le lieu commun de la société de consommation, c'est son histoire, l'histoire de la culture de consommation, de son décor, des traces partout perceptibles d'un récit « dix-neuviémiste », sans autre dimension que la commune mesure psychologique. Je notais avant-hier, dans un autre carnet, qu'un voyage en Chine, qu'un récit de voyage en Chine doit toujours forcément commencer en Occident, et pour nous inévitablement en France. C'est de là, et d'une certaine façon c'est là que se fait, que s'est fait ce

voyage. Cette impression qui était alors quelque peu abstraite se confirme tout à fait ce matin entre Chartres et Dreux. Le voyage commence avant le voyage et c'est au retour qu'il se confirme, que les clichés se fixent.

Comme je crois l'avoir noté ici même, c'est peu à peu par analogie avec la France et l'Europe que nous avons réussi à nous familiariser avec la Chine, et chaque fois la comparaison et la ressemblance nous paraissent on ne peut plus convaincantes. Au retour, et plus particulièrement ce matin au cours de cette promenade dans la campagne française, toute possible analogie avec la Chine disparaît et s'efface. Le paysage que je traverse, les habitudes de travail qu'il suppose, ce qui l'a conditionné comme mode d'appropriation et d'économie, son dessin, ses couleurs et jusqu'au ciel pâle qui le couvre, rien là qui puisse se comparer à quoi que ce soit de ce que nous avons vu en Chine. Le paysage chinois peut certes être étendu et plat, comme celui que je traverse un peu avant Dreux, et même beaucoup plus vaste, mais sa division, son unité de mesure, de perception, lui donnent une tout autre dimension. Ici, les champs sont divisés en plus ou moins grandes, plus ou moins inégales parts de cultures, le paysage chinois auquel je pense est également divisé par le quadrillage des canaux qui l'irriguent. Pour ce que j'en ai vu, le territoire chinois à être plus vaste n'en semble pas moins plus maîtrisé, à être moins occupé plus naturellement proche de celui qui l'habite. L'impression que j'ai eue très souvent en Chine, et que je n'ai peut-être jamais notée ici, en voyant un paysan accroupi dans les blés en herbe, ou près des rizières, seul et arrachant une à une les mauvaises herbes, s'appropriant seul et ponctuellement la vaste étendue, c'est que rien ne serait impossible à la volonté, tour à tour, au cours de son histoire, patiente et impatiente, de ce peuple de se transformer et de transformer son histoire. Qu'il s'agisse de la Grande Muraille de Chine, ou de ce paysage de rizière, le signe, la trace que laisse le Chinois a toujours deux mesures, celle de l'homme et celle de l'espace qu'il habite : la fixation de l'une dans l'autre – vaste écriture idéogrammatique de l'étendue. Il faudrait dire que si les cyprès qui entourent Sienna ont tous leur histoire dans Horace, c'est un peuple entier là-bas qui trace et irrigue de la terre jusqu'au ciel, d'un horizon à l'autre, ou penché sur la rizière sans horizon, la légende sans âge des grands caractères de son histoire.

Au retour de Dreux j'aperçois la flèche de la cathédrale de Chartres que je veux revoir dès aujourd'hui pour comprendre ou ne pas comprendre – ce qui, au-delà de l'actualité (les élections présidentielles), se mêle et se démêle des grandes aventures humaines dans ces sortes d'écrits géants (pris dans la traversée des siècles) que nous portons, que nous vivons aussi, le plus souvent peut-être, à ras de terre. La politique sans doute ne pourra jamais me permettre de penser cela, quoique les deux dimensions monumentales et scripturales, herbeuses et lapidaires, qui fixent ce vécu, soient aussi des pensées...

Marcelin Pleyne, *Le Voyage en Chine*, Éditions Marciana, 2012, p. 109-112.

